

Pauline Pucciano

Autopsie de l'Ombre
1992

« Le jeu d'échecs est le corps à corps de deux labythinthes. »

André Breton

Mes yeux ont bu toute la lumière, comme des miroirs qui auraient avalé le monde.

Ma bouche a brassé toutes les cendres et le sable de toutes les rives. Je me suis étouffée, je suis morte au fond de mille crevasses, ensanglantée, ivre de laideur.

Et puis j'ai tout oublié, ou peut-être ai-je seulement tout détruit. Les clartés se sont étranglées, la nuit est tombée comme un couperet sur mon imagination ensorcelée. Des flammes noires ont crépité dans la pâleur de mon vide, et puis tout s'est éteint et il n'est plus resté qu'une petite dépouille d'ombre. Mon corps, mon âme, mon saint esprit, tous mes mots aussi, dans cette carcasse infâme.

Il fallait bien haïr la vie.

Chaque instant est le début d'une histoire.

Chaque instant est la fin d'une histoire.

Dans ce vacarme d'instant qui claquent comme des portes, qui ouvrent des possibles là où ils éventrent un rêve, je ne sais plus où regarder.

Vers les bouquets de feux ou vers les champs de ruines, vers le cortège étrange de tous mes carnivals, vers la béance muette qui frissonne au creux de mon devenir.

Non. Rien ne vaut le passé.

Les souvenirs se croisent comme des veines exsangues, comme des marbres violettes sur une peau trop blanche. Séquelles du temps, grâle de malédictions, je sens leur multitude dans mon dos. Je sais qu'il ne faudrait pas se retourner et déjà je cède à leur enchantement solitaire, à l'éclat déclinant de leur splendeur funèbre.

La mémoire est un cimetière.

Un cimetière immense qui recouvre tout l'espace, où le chiendent récite des poèmes, où les cadavres sont beaux. On les voit toujours répéter les mêmes scènes, oubliant leurs cercueils, leurs départs, leurs trahisons. Ils semblent y croire, même si les traits de leurs visages se confondent dans le noir, même si leur voix est un peu floue, même si leurs gestes ne leur appartiennent plus depuis longtemps.

Cadavres de parfums exquis, bribes de paroles qui suintent de chaque pierre comme du sang. Il n'y a jamais qu'un promeneur, dans le cimetière, qui contemple. Il assiste à toutes les représentations, à toutes les danses macabres. Il éprouve à chaque fois une jouissance infernale ; il pâlit, il disparaît.

Parfois le chiendent l'appelle en chantant. Il sait qu'il ne faut pas se retourner. Et déjà il ressent le besoin de s'enivrer de l'odeur lourde de sa propre décomposition.

Narcose suprême, enfer naturel.

Je n'aime rien au monde autant que mes souvenirs.

Une flétrissure. Un sillon gravé dans la perfection opaque du marbre. Un ternissement.

Cette certitude vaut bien toutes les autres, je ne pourrai plus jamais perdre ce souvenir. Il y a eu l'éclatement soudain, il y a eu la noyade. Et puis maintenant il y a la fuite j'essaie de fuir ce qui m'attend partout, ce qui me guette, inlassablement, dans toutes les rues et dans tous les dialogues.

Je me souviens que je l'aimais. On existe deux fois lorsqu'on est aimé, et c'est cette seconde existence qui est la plus précieuse – existence immatérielle, éphémère.

Enfermé par mes émotions, prisonnier de leurs dérives, jaillissement d'ombres et de rayons, il était le monde.

Point ultime de convergence ou dernier horizon de la dernière ligne de fuite, le monde. Dans sa perfection, dans son infinitude et dans son immanence.

Je me souviens de son absence. Il me revient des fièvres et des transes, comme à travers des halos de brume. Il me revient des sensations inexprimables, une brûlure sous les paupières, et tout mon corps qui se rétracte comme une araignée morte.

Son absence n'était pas un supplice. Seulement le paroxysme de l'inquiétude enfantine, presque surnaturelle, qui me suivait comme un ange fou.

Elle est dans une tombe, ou peut-être dans une chute. Elle l'a aimé comme elle n'aimera plus et reste seule avec toute sa lassitude. Elle voudrait mourir pour chaque visage qu'elle rencontre, mais elle doit lutter contre sa défaillance, sa force morte.

Absence d'espoir au milieu de cette absence désespérante.

Sa force morte et sa peau arrachée.

Comment traverser la fureur avec cet écorchement si lourd... oh sa nudité est plus étouffante que des milliards d'espaces déferlant.

Il y a son reflet prisonnier dans sa bouche . Et la lumière aveuglante d'un passé qui refuse de se répéter.

Il y a l'air brûlant et du sang qui coule. Son ventre vide et gonflé de haine, sa tête grelottante dans le froid immense.

Oh impossible résurrection de ce qui n'avait pas le droit de mourir

Elle pourrait disparaître aussi, pour boire jusqu'à la lie la saveur de l'évanouissement

Ils trament dans ma chair.

J'entends battre leurs cœurs maudits.

Ma vie ne sera plus désormais que la fusion toujours différée de mon âme et de leur souillure.

Au milieu du désastre il y a un objet étrange, un morceau de matière déchirée, inerte comme un aveu absurde.

C'est un piano muet. Il faut poser sur ses touches étincelantes ses mains lasses et assoiffées, il faut les regarder bouger, comme des insectes graciles, taches de chair vivante sur le blanc et le noir.

Mais au lieu de surprendre l'éclatement harmonieux, on n'entend rien que l'écho du silence qui répète à l'infini le même vide et la même absence. De fugue en dérive, le spectacle inachevable de ces mains exaltées, ondines, impuissantes, qui se perdent en arabesques inutiles et silencieuses.

Cà et là, le scintillement suffocant d'une bague.

Ai-je plongé mes mains dans le feu indélébile ?

La violence est un labyrinthe minuscule que nos âmes rétrécies et couvertes de miroirs prennent pour un abîme.

J'ai voulu frapper, m'inonder de ton sang lustral, j'ai cru que nos cendres mêlées accoucheraient d'un oiseau.

Non.

Cet instant qui a crevé l'infinitude

immobile comme pour toujours au milieu des mouvements

cet inaltérable atome de grâce

vient de rejoindre le néant.

Etrange épouvante que celle d'un ange suspendu au-dessus de son propre naufrage. Les ailes et le souffle coupé devant une aube avortée qui finit dans la nuit. L'ange amorce une chute qui n'aura pas de fin. Il sait déjà que tout est parti, déjà il n'y a plus personne, mais il n'arrive pas à pleurer. Comme si s'était dématérialisé, évanoui, il contemple.

D'abord l'ordre, l'engrenage immaculé, la beauté parfaite du piège.

Les reflets du miroir qui brillent comme un liquide limpide. Il songe à l'aurore qui aurait pu se lever, il voit son cadavre immobile.

La chute a commencé, l'innocence agonise.

L'ange est parcouru de derniers soubresauts. La lumière qu'il répand se teinte peu à peu de rouge, avant de disparaître. Le silence et la mort s'emparent de son corps mutilé, il est envahi par le vide.

Dans ses hurlements, il ne reconnaît plus ce qu'il est.

Dans un spasme terrible, il vomit sa candeur.

Et il comprend soudain.

Tous les anges seront pris au piège. Tous deviendront des démons.

Il est une sensation que je reconnaîtrais entre mille – la certitude informulée de se trouver, juste derrière les écrans de la réalité, dans les décors d'un cauchemar.

Lieu étrangement attachant que celui des rêves morbide ; quelle sorte de fascination démente éprouve-t-on, interdit, devant leurs maléfices ?

Colliers d'insectes noirs, gémissements inextinguibles, paroles nues et vides lancées comme par dérision dans l'obscurité démoniaque... Plus rien n'existe en dehors de ces enchaînements absurdes ; il n'y a plus de matière ni d'espace, plus rien que l'écoulement incohérent d'un temps mutilé.

On ne peut sortir d'un cauchemar que par l'arrivée d'un miracle.

Perspective blanche d'une attente épuisée.

Après la convulsion insupportable, le spectacle hébété du délavement. Les alentours sont réduits à un vaste vide, inondé des larmes déjà versées. Il ne semble demeurer que l'ossature éblouissante d'un ordre immobile.

Difficile de se mouvoir lorsque tout est si calme. On ne sait plus très bien si l'on est mort ou si l'on vit, et c'est peut-être d'ailleurs ce qui a le moins d'importance. On restera longtemps, peut-être, prisonnier de cette masse informe de temps translucide. On ne se sentira pas vieillir.

Beaucoup de choses risquent de ne pas naître pendant cette absence – des sensations, des élans, peut-être des miracles. Mais tout cela se perd dans la nuit blanche. Tous les contours se confondent.

Une indistinction fade recouvre l'univers apaisé.

Engourdie de fatigue et de douleur, à demi-morte, je vais sombrer lentement, doucement, dans les profondeurs de l'indétermination.

Mon réveil est une innocence lointaine qui veillera sur mon sommeil comme un dieu retrouvé.

Encore une fois me livrer à mes démons familiers et monotones, attendre en les contemplant que les larmes me viennent aux yeux, et pleurer dans la lumière béante.

Se rappeler les instants où parfois l'on s'arrêtait d'attendre, lorsque la douleur suspendue promettait, dans un murmure, de s'évanouir. Et puis sonder la profondeur de ce qu'il faut bien appeler la solitude, tout autour.

Ecouter les fêtes intransperçables, les cris pleins d'une force qu'on ne reconnaît pas.

Savoir, à chaque instant, ce qu'il ferait s'il était là, savoir ce qui le ferait rire, ce qu'il ne voudrait pas ; marcher jusqu'à la fin avec son absence enveloppante comme un linceul, marcher parmi les couronnes mortuaires, respirer cet air lourd et mort.

Immobile, disent-ils. Muette. J'ai oublié comment bouger dans leur réalité livide. Et mes mots n'y ont pas de sens.

Les licornes sont fatiguées de ne pas pouvoir exister. Je les devine, juste derrière nous, essayant de transpercer les cloisons du réel. Je les devine, blanches et furieuses, sous une armée de sirènes.

J'entends le fracas silencieux de leurs sabots de nacre sanglante. Je connais leur douleur, immense et pâle comme un rêve, impalpable. Je la ressens parfois lorsque les contours, dans un tremblement imperceptible, se fêlent et tombent. Lorsque les cœurs essentiels des choses mortes se répandent dans l'espace incompréhensible.

Qu'ils se souviennent que je les ai aimés jusqu'à engouffrer dans leur présence évanescence mes ultimes clartés.

La distance des espaces, celle des temps, le creux mortel que laisse l'absence, tout cela ne peut pas être sans le jaillissement inattendu du souvenir.

Que je leur apparaisse, attentive et figée, personnage imaginaire agrafé dans la chair de la mémoire.

Je voudrais être sûre de tenir au moins cela dans le tremblement de mes mains.

Des jardins ensoleillés derrière les grilles
Des fruits éclatants
Des rayons de miel et de soleil
Un orage, un assombrissement
Et le cri merveilleux
Eternel
D'un monstre aux ailes coupées
Son sang coulant sur ses écailles tranchantes
Une main aux ongles couleur de l'éternité
Si fine dans la lumière du soir
La douleur a envahi l'espace
Comme une rouille, un ternissement
Une ultime contraction avant
L'atome de sensation pure

La fuite et la poursuite n'amènent nulle part

Mais sa peau est douce dans le rêve

Les volutes ne bougent pas

Dans le fixe quelque chose tombe

Quelqu'un pleure

Le visage d'une morte

Ses mains ses cheveux

Des fleurs dans l'eau

Des vagues

Mes baisers consumés fleurissent en corolles de cendres.

Caresses envolées et perdues, éperdues.

Mon amour est un brasier en forme de jardin.

La fumée me prend à la gorge, épaisse comme un lambeau de nuit. Seules intactes demeurent les grilles infanchissables qui me retiennent.

Au-delà s'étendent des possibles inaccessibles où évoluent, tranquilles, tous ceux qui ne sont pas moi. Je peux leur parler, souvent, j'entends leurs réponses décalées semblant venir d'un autre rêve.

Mais mes cris s'étouffent dans ma gorge qui ne sait plus hurler que des rires.

Et je me débats en vain.

La Mort porte en son ventre noir les souffrance indélébiles.

Les mèches de sang de ses cheveux coulent sur son corps en longs jets intarissables, comme des volutes liquides.

La couleur creuse et inerte de son regard – ses mains fascinantes et mobiles, si belles dans leur abjection, d'où suinte une vapeur glacée, étouffante et remplie de néant.

Elle est assise quelque part, partout, inconsciente et sombre, elle traverse nos histoires et alourdit nos songes, seule immortelle dans un monde en dégénérescence, déesse inconsistante et vague, immobile.

Je voudrais lui adresser toute ma haine.

Et reprendre en sa bouche fébrile les morceaux de lumière qu'elle a embrassés.

Il pourrait être un autre.

La tombe où je ne l'ai pas enterré exhiberait un autre nom.

Fosse singulière et grave où son corps vivant n'a pas pu disparaître.

Rien n'est aussi monotone que le ciel vide et traversé sous lequel fleurissent les croix.

Les nuages, semblables à des griffures immenses, à des taches de sang blanc répandues dans l'espace.

Les infimes variations de lumière et de couleur qui troublent çà et là l'opacité du bleu.

Les paysages muets se couvrent peu à peu de profondeurs multiples ; leur contemplation devient une errance silencieuse, une descente lente et flottante vers le fond de leurs symboles.

Si j'ouvre les yeux, je serai jetée dans une chute libre, prisonnière.

Rester debout dans l'opacité troublante de la chair humaine, et laisser couler sur sa peau le flux de son temps compté.

Se demander peut-être ce qui est en train de naître – un sentiment de solitude et de puissance devant l'inférieure, incessante explosion de la matière.

Elle laisse le sceptre vide venir à elle, elle attend. Bientôt le règne promis, la délivrance... Déjà la certitude que le monde qui soupire est empli de la même haine.

Elle a atteint ce seuil où il ne reste qu'à vouloir.

Lorsque le désir crevé a abandonné son trône de mouvements et de frissons.

Qu'est-il advenu du baiser sans possible recommencement, de ce dernier baiser qui n'arriva jamais ?
Envolé dans la sphère sinistre des choses qui ne sont pas passées, qui ne sont ni présentes ni futures
– mais à jamais imaginées.

Elle l'a inventé mille fois, et mille fois il n'est pas né, incapable d'existence.

Qu'est-il advenu des étreintes dont l'ombre répandait, sur les nuits impossibles, un tendre clair-obscur ?

L'histoire a-t-elle vu le jour ?

La communion a-t-elle baigné les instants de cristal dont les débris jonchent à présent ses images ?

Ou tout cela ne fut-il qu'une illumination... la scandaleuse sensation fausse.

Il n'y a plus d'avenir.

C'est à cette frontière que commence l'éternité. Au point où tout va se mettre à tomber.

L'éternité d'horreur et de vertige avant l'impossible accomplissement de la dégénérescence.

On sent monter la douleur de la chute, et puis soudain l'instant se fige. Il ne reste plus que la douleur, et l'image à jamais immobile du monde à l'agonie. Il ne peut y avoir d'apaisement. Les choses ont cessé d'être mêmes et leur altération naissante s'arrête en cours.

De la mort même il ne reste que la promesse, et la couleur lourde et imperceptiblement étrangère qui recouvre les matières.

Un fleuve arrêté, une craquelure, le début d'un gouffre.

Et l'effroi si pur, capturé, devient le mot éternel.

Avoir traversé tous les cercles et franchi les falaises de corps, avoir souffert jusqu'à l'hébétude, et se retrouver là, nu devant la réalité dérisoire.

La fin n'arrive jamais et se promet sans cesse. L'espoir aux mille têtes gisantes resurgit toujours d'une flaque de sang.

Le mouvement amène aux derniers rivages. A la fin de ce monde, au bout de l'existence, là où, dans l'effacement incandescent, s'étend le règne de l'intemporel.

On ne peut plus avancer. Si je bouge encore il faudra retourner en arrière. Mon regard hésite un instant et s'arrache doucement de mon corps, il tombe.

Des visions trop grandes dessinent dans le ciel des courbes bizarres. Je vois les visages morts de la folie, et des lumières qui se confondent dans l'éternel éblouissement.

La terre s'ouvre dans le silence.

Je sais que je vais glisser.

A quoi bon parler encore, au fond d'un enfer vide... Ce qui s'ouvre sous moi n'a pas de forme et ne fait pas de bruit ; c'est une profondeur. Une profondeur où se croisent les visages muets de trop de cadavres.

Il paraît qu'il suffit de se laisser glisser. Qu'après on ne peut plus sortir. Je voudrais bien savoir parce que j'ai peur de m'évanouir à jamais.

Mais la terre n'est plus supportable et la folie s'offre comme un tombeau immense et rayonnant.

Dormir aux côtés de ceux qui ont hésité au seuil de l'imaginaire. Dormir et rêver jusqu'à en mourir.

Oublier.

Sortir enfin du précipice onirique où son corps immatériel suivait ma chute. Remonter, frémissante, jusqu'en haut de la falaise, oublier l'espace d'un instant que je vais avoir mal, et regarder l'univers en proie au mouvement et à la naissance.

Sentir l'odeur si pure de l'hiver, regarder les lumières vivantes s'allumer dans le noir. Il m'a suffi de fermer les yeux

- quand je les ai rouverts, j'étais à nouveau couchée dans mon vide. Au-dessus de moi s'élevait l'infinie ligne verticale. Tout refaire était trop et je ne voulais plus rêver.

A l'aube, peut-être, du troisième jour. Celui de la résurrection.

J'ai peur et je brûle d'espérance, la chair rouge va saigner encore, la lumière et le verbe vont reprendre leur dialogue de mots et de rayons.

Pourquoi revenir maintenant dans le lieu de caresses et d'écorchures, pourquoi avoir traversé l'exil, sinon pour y mourir...

Il pleut.

Bientôt ma peau réveillée va frissonner de froid. Inondée de plaisirs glacés.

Il y a dans ses yeux un enchevêtrement de cercles et d'énigmes. Sur sa tête immobile, posée la douleur souveraine.

Ses mains paisibles et effilées, calmes sur le pommeau d'un invisible glaive. Son âme immense et diffuse répandue dans la nuit, baignée de mouvement, si douce dans la lumière verte.

Si présente et si lointaine, intouchable et intérieure, elle flotte. Sa souffrance bizarre et souriante, son regard traversant la transparence des visions, ses paroles liquides, les éclats tranchants de sa grâce glacée.

Ses pas lents, et qui semblent se perdre, dessinent la courbe d'une errance.

Quelquefois, au hasard d'un miroir, le reflet de sa désespérance.

Au surgissement du crépuscule, lorsque les noirceurs du ciel tombent sur les villes crevées. Les rues dégouttantes de tristesse et d'aveux échoués, la brillance insolite de l'asphalte, le visage fatigué des passants qui s'enfuient, tout à cette heure blême a un reflet de mort.

Je marche comme eux le regard absent, absorbée par la contemplation morbide, ivre du même désespoir.

Tout à l'heure, pâlie comme par des siècles de sommeil, je me déroberai à leur spectacle insupportable.

Chaque évanouissement est un mort. Une grâce qui me laisse prête à tout supporter.

Même la déchirure de vivre, quand le passé se charge d'extases inaccessibles, et quand le désenchantement inacceptable s'abat, plein de toutes les forces de la destruction.

Tout supporter. Même l'écartèlement, surtout l'écartèlement. Regarder les choses mourir sans pouvoir mourir à leur place. Rester debout dans le vertige, incapable d'aimer le jour qui se lève.

Renoncer enfin à traverser la douleur. Y faire son lit contre d'autres cercueils.

Il y aura beaucoup de gens pour fêter mes noces avec les ténèbres. Mes noces d'ombre et de glace.

Le jour où, éternelle mariée, je ne porterai sur ma nudité qu'un linceul couleur du temps.

Ils seront nombreux, ils viendront par centaines, et il pleuvra des fleurs sous l'éclatante lumière.

Je pense souvent à ce jour.

Ce jour qui ne viendra jamais, puisque je ne mourai pas.

- Qu'est-ce qu'une ombre ?
- Une circonstance malheureuse.

Le hasard innocent signe les arrêts de mort. L'enfant-Dieu est souriant et serein sous son masque tragique ; il n'entend pas la rumeur d'apocalypse qui émane des corps gonflés de ses poupées mortes.

Odeur surnaturelle de chair et de charnier, de sépultures vieilles, odeur de la peur et de la lèpre...

Parfum clair et limpide de la lumière matinale, de la nuit astrale, de l'eau marine.

Etrange absurdité de ces meurtres candides.

Il n'y a pas d'instant heureux.

Seulement la convergence vers un absolu à jamais irréel, et la chute inéluctable, après. Le trajet indicible de la fadeur à l'insoutenable intensité. Et la désespérance mortelle qui s'empare de la fuite.

La grâce porte en elle toute la douleur de son destin, et le vertige ambigu de sa dégénérescence.

Les herbes folles ont grandi autour des pierres muettes et le ciel métallique a changé d'éclat. Le son des cloches s'est imperceptiblement glacé – leur tintement plaintif et lancinant a fini par atteindre l'acuité des cauchemars.

Je reconnais son visage, là-bas, dans la pénombre. Sa forme imprécise et pourtant figée, trop semblable soudain aux choses qui l'entourent. Sa forme familière et lointaine qui se tient là où je l'attendais.

Ses lèvres s'ouvrent, sa voix traversant l'épaisseur de l'oubli va surgir et renaître.

J'attends, investie de joie et de terreur, que l'événement survienne.

Et la boule de cristal redevient transparente.

Choc sourd de ma tête contre la falaise.

Lorsque l'autre est devenu un monstre.

Réduit à ce corps opaque et muet, à cette formation de matière incompréhensible, lorsqu'il n'y a plus à espérer que le spectacle de son silence, de son éternité d'existence et de vide, de sa pesanteur immobile ; lorsqu'il n'a plus de regard, lorsque tout son être se résume à la dureté inaltérable de la pierre, alors commence le désespoir.

Pas de révolte et pas de larme, seulement le désir ultime de lui ressembler, d'acquérir son inertie et son indifférence, pour ne pas le perdre tout à fait.

A trop aimer le rocher on devient minéral.

Tout se termine toujours dans une impasse. Les amours et les existences, et les mots aussi, tout se heurte à la fin au mur trop lisse qu'on ne peut dépasser. Le bout des possibles au-delà duquel plus rien n'arrive... La frontière est enfin tangible – le contact brutal de la pierre glacée.

S'étendre au pied du mur ; en contempler l'infinie puissance. Sourire peut-être en songeant qu'on a marché vers cet arrêt.

Sourire parce que le crucifié se perd dans la mort, cloué à la matière aveugle par l'atroce intensité de sa douleur.

